



Avant-Propos

Nommer une époque géologique du nom de l'espèce humaine, c'est déjà, en soi, commettre une abstraction politique. *L'Anthropocène* est une fiction convenue, neutralisée; celle d'une crise supposément partagée par une humanité entière, indifférenciée, exonérée de tous rapports sociaux de domination et qui aurait, dans son ensemble, allumé l'incendie, et intensifierait la tempête qui s'ensuit.

Pourtant, l'Anthropocène n'a pas de visage neutre. Derrière ses chiffres et ses seuils, derrière les courbes qui s'emballent et les espèces qui disparaissent, se dessinent des lignes de force: celles du capital, de la race, de l'empire, des infrastructures et autres détonateurs écologiques qui en découlent. La crise écologique n'est pas une catastrophe qui surgirait de nulle part, tombant également sur toutes et tous. Elle est le produit d'une histoire de spoliations, d'exterminations, d'effondrements imposés à des peuples et à des territoires que la Modernité a désignés comme extractibles, réductibles, épuisables.

Ce troisième numéro de la *Revue Œconomia Humana* s'empare de cette réalité avec l'urgence qu'elle demande.

Penser les écologies décoloniales, c'est d'abord refuser de séparer la question environnementale de la question coloniale. C'est reconnaître que les mêmes logiques qui ont organisé la mise en coupe réglée des forêts, le harnachement des fleuves et la dépossession des terres ont aussi organisé la mise en coupe réglée des corps, le harnachement des cultures et la dépossession des souverainetés. Écocide et génocide ne sont pas des analogies : ils partagent souvent les mêmes commettants, les mêmes processus et calendriers, les mêmes intérêts.

Nous ne pouvons écrire cet avant-propos sans nommer ce qui se passe en Palestine, où génocide et écocide sont encore une fois concomitants. Les corps, la Terre et les relations historiques qui y étaient entretenues sont méthodiquement détruits ; les terres agricoles volées, les oliviers centenaires arrachés, les aquifères détruits ou contaminés, les côtes et espaces de vie bombardés. Ce qui se perpète là-bas est à la fois le génocide d'un peuple et l'écocide d'un territoire, suivant un tragique modèle maintes fois répété : dépossession, appauvrissement, puis la destruction quasi totale du tissu vivant, humain et non-humain, dans sa continuité historique et écologique. L'occupation coloniale détruit des vies, des relations au monde, des savoirs situés, des modes d'habiter la terre que rien ne remplacera. Nommer cela, c'est le minimum que nous devons au réel.

Mais la Palestine n'est pas seule dans cette liste que nous refusons de banaliser. En Amazonie, les peuples

autochtones défendent avec leur vie des écosystèmes que les États et les multinationales s'obstinent à sacrifier sur l'autel de la croissance économique. En Kanaky, à Standing Rock, dans les relations toxiques des plantations caribéennes, dans les deltas du Niger ou les forêts dévastées de Malaisie, d'Indonésie ou de Papouasie, partout où des peuples résistent à l'extraction, à la pollution et aux relations toxiques, c'est le rapport au vivant – millénaire, complexe, irréductible – qu'on cherche encore une fois à effacer. Ces luttes ne sont pas des marges de la question écologique : elles en sont le cœur.

Les écologies décoloniales nous invitent dès lors à un double mouvement. D'abord, une déconstruction : comprendre comment la pensée écologique dominante a elle-même hérité de présupposés coloniaux et de rapports sociaux (raciaux, de genre, etc.), mais aussi d'une certaine idée de la « nature » comme extérieure à l'humain, comme ressource à gérer ou sanctuaire à préserver, qui reproduit des binarités entre « sauvage » et « civilisé », entre ceux qui « pensent » la nature et ceux qui la « vivent ». Ensuite, ces écologies nous proposent une reconstruction : écouter les cosmologies, les ontologies et les pratiques de celles et ceux qui, depuis des siècles, habitent le monde autrement. Il n'est pas question de folkloriser ces formes « d'habiter », mais d'en apprendre une pensée véritablement autre, « déconnectée » (« *delinking* ») de la modernité eurocentrée.

Ce numéro porte cette ambition dans la pluralité de ses formes. Des articles académiques rigoureux y côtoient des essais militants, des récits situés, des voix qui ne s'expriment pas toujours dans les revues savantes, sous des formes que la science tend à récuser. Nous assumons ce choix. La pensée décoloniale ne peut s'exercer dans des formes qui la contredisent, et une véritable écologie décoloniale nécessite sa propre pluriversalité de propos, et de modes d'expression.

Étymologiquement, nous le rappelons, *Œconomia Humana* désigne les règles d'organisation de l'espace partagé par le vivant. Or, l'ordre colonial a précisément été une guerre contre cet espace partagé, ou, en d'autres mots, une guerre pour en confisquer les ressources, en nier la pluralité et imposer une seule manière d'habiter et de valoriser le monde. Refaire « *l'oikos* », la « maison », c'est donc aussi défaire le colonial. Ce n'est pas une métaphore : c'est un programme.

D'autres mondes sont possibles. Certains d'entre eux existent déjà. À nous de les écouter, de les amplifier, de les défendre.